

NOS
CANADIENS D'AUTREFOIS

12 GRANDES COMPOSITIONS

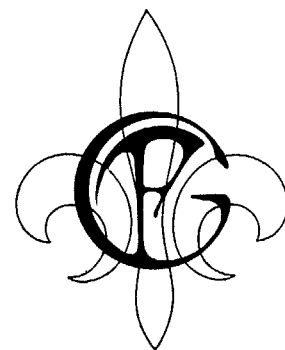
PAR

EDMOND-J. MASSICOTTE

INTRODUCTION DE M. CASIMIR HÉBERT

DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE MONTRÉAL

AVEC COMMENTAIRES PAR DES AUTEURS CANADIENS



ÉDITEURS

LIBRAIRIE GRANGER FRÈRES LIMITÉE

MONTRÉAL

DROITS RÉSERVÉS, CANADA, 1923
PAR EDMOND-J. MASSICOTTE.

WASHINGTON, D. C., COPYRIGHT, 1923
BY EDMOND J. MASSICOTTE.

INTRODUCTION

HEUREUX qui, poursuivant un noble et fécond idéal, a pu, dans les quelque soixante ans qui limitent l'activité de la plupart des vies humaines, compasser une oeuvre, ou politique ou religieuse ou artistique, durable et réaliser une fraction de son rêve!

Je sais bien que, sur cette planète, n'est pas général qui veut, et que le soldat de fortune crée presque toujours le grand homme. D'autres prétendent que chacun est ici-bas l'artisan de sa destinée et le facteur principal de son succès. Il y a en tout cela beaucoup de vérité et l'auteur de cet album pourrait répondre à ceux que ses succès étonnent, qu'il n'est artiste de fortune que parce qu'il a su mettre son crayon au service d'une cause qui parle aux coeurs de ses compatriotes, et qu'au lieu de peindre des ciels d'Italie, de Bretagne ou de Normandie, il fait revivre aux yeux ravis de ceux de son pays, les coutumes, les moeurs, les costumes et mille autres choses, qui furent l'ornement d'un passé pas trop lointain et que plusieurs de la génération de nos pères ont vues et regrettent de ne pas voir conservées en toute leur naïve beauté.

Les plus jeunes d'entre nous qui, en écoutant les récits des mères et des aïeules vantant les supériorités du "temporis acti", s'étaient façonné en leur imagination un tableau poétique de ce bon vieux temps, sont heureux de retrouver dans les compositions d'Edmond-J. Massicotte, la représentation idéalisée mais vraie de ce qu'ils avaient cru ou désiré voir.

En somme la chance d'Edmond-J. Massicotte se résume à ce que sa nature d'artiste a été, par un travail consciencieux et ardu, mise au service du nationalisme et du régionalisme. Massicotte a poursuivi en l'art d'illustrer la doctrine que recommandent à nos écrivains maints critiques littéraires autorisés. Ce n'est pas qu'il soit impossible de réussir en traitant les sujets universels et humains, mais il faut pour ce faire et être supérieur après tant de siècles artistiques, une dose de génie.

La Bruyère a dit: "Tout est dit et nous venons trop tard dans un siècle trop vieux." C'est pourquoi ceux qui n'ont que du talent, en eussent-ils tout autant que l'auteur de cet album, font bien d'associer leur oeuvre à la patrie, au coin de terre qui les vit naître: c'est assurer à leur pensée un vêtement nouveau, original. Isocrate, déjà plusieurs siècles avant le Christ, se plaignait de la difficulté de plaire avec un sujet déjà plusieurs fois traité. Mais il s'encourageait dans la carrière en affirmant qu'il est possible de "dire *nouvellement* des choses anciennes et à l'*antique* des faits récents."

Le régionaliste fait l'une et l'autre chose; il traite *nouvellement* les idées universelles en les vêtant d'un costume ou national ou régional, et, tant qu'il reste classique, il dit en mots modernes, quoique à l'antique, les choses de son temps.

Massicotte est donc un artiste régionaliste. Mais son succès ne tient pas à ce seul fait: il s'est créé l'artiste qu'il est par un labeur constant suivant les vieux principes de l'art.

Ses débuts furent modestes et difficiles, mais ses premiers essais étaient dès lors révélateurs des qualités que nous lui concédons et que l'illustre artiste français Maurice Boutet de Monvel a notées dans une lettre à Massicotte, celles de conscience, de recherche et de sincérité.

Massicotte est certes consciencieux: il n'est rien dans les compositions de cet album qu'il ait mis là de caprice ou d'imagination. Malgré sa mémoire prodigieuse des choses vues, il a tenu à contrôler tous les détails et dans ses excursions à la campagne à croquer d'après nature tout ce qu'il a crû devoir un jour servir à son oeuvre; quand il n'a pas trouvé dans ses cartons le document qu'il voulait, il a consulté les anciens, les folkloristes, les musées, les bibliothèques et surtout son frère Edouard-Zotique, l'archiviste en chef du district de Montréal, un folkloriste aussi modeste que méri-

tant, auteur de livres précieux pour notre histoire. De ces voyages, de ces consultations, notre artiste est revenu persuadé que ce qu'il avait dessiné était conforme, idéalement, à la chose qu'il voulait rendre.

J'ai pu difficilement vous parler de la qualité de conscience sans en même temps indiquer la qualité de recherche; car elles se tiennent; l'une va rarement sans l'autre. J'ajouterai que Massicotte a consacré six mois de travail quotidien, sinon constant, à la composition de son *Réveillon de Noël*. Son scrupule d'artiste était si grand, la tension nerveuse si forte que sa santé fut compromise; convalescent, il avait décidé de rompre là, de se contenter désormais des oeuvres ordinaires que lui réclamait sa clientèle toujours grandissante. Néanmoins, cédant aux instances de ses admirateurs, il consentit à poursuivre son plan, mais il n'en renonça pas moins à la plume comme instrument d'exécution pour un autre plus facile et permettant, au cas d'erreur, la correction du dessin. Ceci expliquera pourquoi seules les trois premières compositions *Le Mardi gras*, *La Bénédiction*, et *le Réveillon* sont des dessins à la plume, mais rehaussés ici d'une teinte au pinceau pour la reproduction uniforme.

Consciencieux comme il l'était, se pouvait-il que Massicotte ne fût point sincère? Etre sincère, c'est étymologiquement être sans cire, sans fard, franc, non déguisé, translucide: la sincérité de l'artiste, c'est être lui-même, exprimer clairement l'idée qui le domine, dans le langage qui convient au sujet traité. Qui osera prétendre que dans les compositions de ce recueil, Massicotte ne livre pas sans entrave toute sa pensée, qu'il ne nous ait pas laissés là comme des portraits de famille que tout vrai canadien reconnaîtra sans peine? Oui, Massicotte est sincère et s'il idéalise le geste de ses personnages, ce n'est pas un obstacle à la sincérité.

Massicotte est un artiste complet dans la science du dessin: il n'est pas comme le peintre malheureux dont parle Horace qui ne savait bien peindre que des cyprès—"Forte cypressum scis simulare,"—et la femme que Massicotte a commencé de dessiner ne se termine jamais en queue de poisson. *Desinat in piscem mulier formosa superne (Horace)*.

Lorsque j'étais à la librairie de la maison Granger Frères, je reçus un jour la visite de deux américains qui achetèrent les trois ou quatre compositions de Massicotte alors en vente. Voyant leur enthousiasme, je leur laissai voir d'autres dessins de l'auteur dans des livres, des almanachs. L'un m'avoua que si Massicotte était à New-York, il gagnerait de quinze à vingt mille piastres par an, car ajoutait-il "c'est un artiste complet, habile en tout, *he is mighty good in all*". Ce qui se pourrait traduire: "il sait faire autre chose que des cyprès "ou mieux encore": il peut vous exprimer en lignes harmonieuses la nature entière."

Massicotte n'est pas allé à New-York; il aimait trop sa patrie pour la troquer contre une somme d'argent. Il ne tenait pas à se faire caricaturiste, non qu'il jugeât ce genre méprisable, mais assurément moins sérieux et moins capable d'assurer son nom à la postérité. Il avait raison et il y aura longtemps que les oeuvres de nos caricaturistes seront oubliés dans les rayons des bibliothèques et *La Bénédiction du jour de l'an*, sera encore suspendue aux murs des demeures des laurentiens.

C'est que l'oeuvre de Massicotte en appelle à l'âme canadienne. A preuve, je vous invite à lire les illustres collaborateurs de cet album et à juger en même temps de la variété des impressions que pareille oeuvre peut produire.

Montréal, août 1923.

Camille Hébert

LE MARDI GRAS
À LA CAMPAGNE



LE MARDI GRAS A LA CAMPAGNE

COMMENTÉ PAR

M. ALBERT FERLAND

DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE MONTRÉAL

LE carnaval tire à sa fin: ses fêtes depuis les Rois, comme un défi à l'Hiver, n'ont eu de cesse dans le cadre figé des campagnes. Le long de ces mois de la Terre inactive, on s'amuse, on repousse l'ennui par le rire et la chanson. Belle vaillance humaine que ne peut entamer la rudesse des choses! On a gardé aux lèvres le rire de France; on l'aime, on en vit, et le carnaval est un prétexte pour chercher son ivresse. Une fête entre ces fêtes de joie, excessive, somptueuse, ramasse la gaieté du peuple en un bouquet de folie: c'est le Mardi gras.

Ah! le Mardi gras des Laurentiens! je crois le voir, personnifié, traverser le pays. Gavé des bienfaits du terroir, le pittoresque Seigneur, promène sur les routes son tapage d'hilarité. O dessin de Massicotte, tes lignes ne mentent pas; on ne peut rêver mine plus folâtre. Voyez sa silhouette qui gambade devant la maison d'autrefois. Quelle verve endiablée, bellement jaillissante, secoue le Mardi gras! On dirait qu'il a bu à ta cuve, Rabelais. Il est gai, follement gai. Ecoutez sa chanson légère sous le ciel froid:

Le long de nos chemins d'hermine,
Dans un décor de blanc frimas,
De toits poudrés de neige fine,
Le Carnaval rit aux éclats,
Entendez-vous ces chansons folles,
Le glissement des traîneaux plats
Des "berlots" bleus, des carrioles,
Ces crescendo d'ah! ah! ah! ah!?

Dans la torpeur des paysages,
Gai! gai! bon train vont les chevaux;
L'air piquant fleurit les visages:
Hi, hi, hi, hi, font les échos
C'est dernier jour d'exubérance,
Sonne à ton gré, Rire gaulois,
Puisque demain la Pénitence
Va nous cloîtré tout un long mois.

Jeunes et vieux, mères et filles,
Veufs farauds, cousines, cousins,
S'en vont souper dans nos familles,
Clôre le temps des grands festins. . .
Beau Mardi gras, j'ai belle escorte,
J'ai mon fou rire et mes chansons;
A mon gai monde, ouvre ta porte,
Joyeusement, blanche Maison.

— "Bonjour, Nantel et Chapdelaine,
Vous, Maria, Joson, Charlot,
Bonjour! bonjour! la mère Hélène,
Beau Polidor et toi, Marlo."
C'est grand accueil, force nouvelles. . .
— "Un petit verre, acceptez-vous?"
— "Pour saluer" disent les belles,
C'est sans façon, tout franc chez nous.

Femmes caquettent sur cent choses,
Mais les filles ne font qu'un rond.
Quel beau désir les fait si roses?
On va danser! pensez-y donc. . .
Gai! l'archet mord la chanterelle
Lance le "reel", le cotillon.
Crin, crin, crin, crin, sa note grêle
Nous fait tourner sur le talon.

La Danse glisse, belle Reine,
Fait pas d'oiseau, salut charmant,
Plie à son art la grâce humaine.
Nous fait légers comme aile au vent.
Voyez l'aisance des quadrilles
Et les lanciers fiers et brillants.
Jupes lilas, brunes, jonquille,
Virevoltent, font plis flottants.

Qui donc surgit? . . . la Mascarade! . . .
La Dame en noir et blanc Pierrot,
Un faux Huron, tout en pommade,
Sous un bleu châle, un grand noiraud,
— "Beaux visiteurs, entrez en danse,
Faites-nous voir vos jolis pas.
On ne sait pas votre naissance.
Travestis, ne vous gênez pas."

La table est mise! et fine table!
Nappe très blanche et bon fricot,
Dindes, poulets, lait délectable
Bon pain, bon vin ne font défaut.
Buvons, mangeons, faisons largesse,
Car à minuit tout prendra fin.
Demain, c'est jeûne et c'est la Messe,
Gai! gai! gai! gai! va Laurentien!

Albert Ferland



Simon Lassalle
ENREGISTRÉE

LA BÉNÉDICTION
DU JOUR DE L'AN



LA BÉNÉDICTION DU JOUR DE L'AN

COMMENTÉE PAR

M. L'ABBÉ OLIVIER MAURALT, P.S.S.

DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE MONTRÉAL

L'ARTISTE a fixé ici un trait de notre vie canadienne; il se trouve que, du même coup, il a illustré ces paroles de l'Écclésiastique: " Mon fils, c'est Dieu qui a élevé le père au-dessus de ses enfants." L'enfant qui respecte son père trouvera, à son tour, sa joie dans ses enfants. Honorez votre père en toute patience, afin qu'il vous bénisse, et que sa bénédiction demeure sur vous jusqu'à votre dernier jour."

L'autorité du père de famille, ainsi sanctionnée par nos livres saints, observée d'ailleurs au sein des peuples païens, grâce à la loi naturelle, offrait chez les anciens, quelque chose d'absolu et d'excessif. . . . Notre Seigneur est venu, inculquant à toute autorité la douceur et la mesure. Le christianisme a perpétué sa doctrine, et le peuple de France nous l'a transmise. Sans doute, dans tous les pays chrétiens, l'autorité paternelle commande le respect, mais ce respect se manifeste de diverses manières selon les continents et les races. Chez nous, point de circonstance où il apparaisse mieux qu'au matin du premier jour de l'an.

L'artiste, qui a tracé cette image, et dont Maurice Boutet de Monvel a loué naguère l'observation consciencieuse, nous fait assister à la bénédiction paternelle dans une demeure de la campagne canadienne. Il a donné à la scène un cadre très simple, où nous reconnaissons cependant les accessoires essentiels de nos intérieurs paysans. Mais il a voulu que toute notre attention se porte sur le groupe principal.

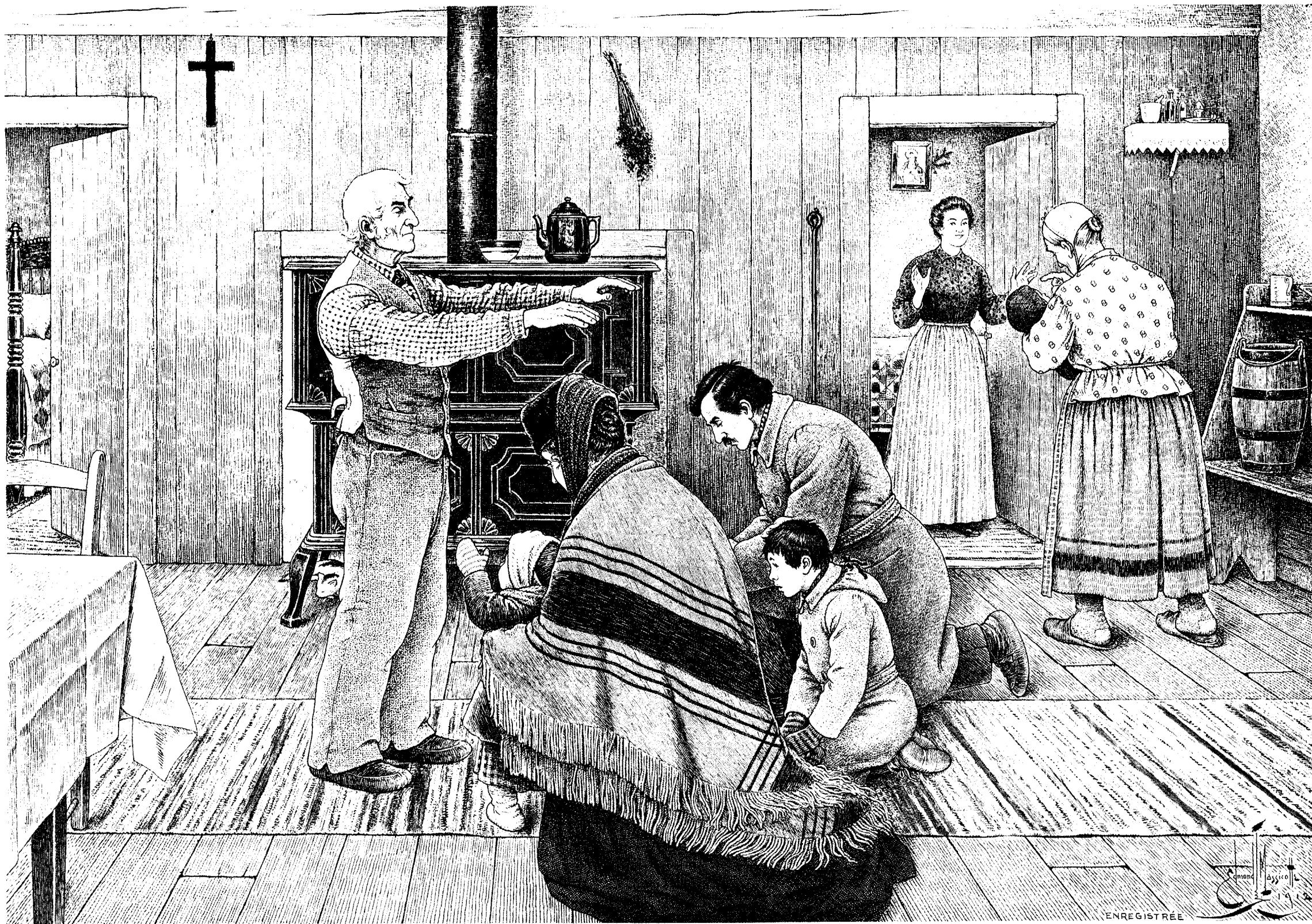
Le fils qui, lui aussi, à son tour, a fondé une famille, vient d'arriver chez son père. Dehors, il fait froid: tous sont donc chaudement vêtus. Ils n'ont pas pris le temps de dépouiller ce lourd attirail. A peine franchi le seuil de la maison paternelle, le jeune homme accompagné de sa femme et de ses enfants, se jette aux pieds du chef pour implorer sa bénédiction. On sent, dans cette hâte, l'accomplissement d'un devoir auquel il ne faudrait manquer pour rien au monde. Le grand-père élève ses mains, et, avec un sourire qui dissimule mal son émotion, il demande à Dieu de bénir sa postérité.

Encore une fois, il n'y a point ici d'apparat inutile ni de solennité extraordinaire: la grand'maman et sa fille "font des joies" au dernier venu de la jeune famille, l'aïeul lui-même ne prend pas le temps de revêtir son veston. . . . Rien n'est moins apprêté que l'attitude de ces bonnes gens. Mais là justement résident la vérité et la discrète poésie de cette scène: elles tiennent au fond des choses, à ce rite séculaire répété sous tous les cieux et qui nous rappelle à tous le bienfait sans prix de la famille chrétienne.

Quel réconfort pour un fils de courber la tête sous le geste paternel et de s'incliner devant celui qui a participé à l'oeuvre créatrice de Dieu même; mais surtout quelle fierté pour le chef d'étendre ses mains sur sa famille, sa famille nombreuse, en songeant que ce petit peuple qui lui doit la vie, lui vaudra sans nul doute l'éternelle couronne du paradis!

Souhaitons que nos gens soient fidèles toujours à cette noble coutume. Aussi longtemps qu'ils le resteront se maintiendra chez nous cette marque des sociétés fortes: le respect de l'autorité.

Olivier Mauralt,
P.S.S.



ENREGISTRÉE

Ammon
Lyon
1891

LE
RÉVEILLON DE NOËL



LE RÉVEILLON DE NOËL

COMMENTÉ PAR

L'HONORABLE JUGE ADJUTOR RIVARD

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

IL ne déplaît pas, il convient plutôt, qu'après avoir assisté, à l'église, aux joies glorieuses de la Famille Sainte, nos gens célèbrent à leur foyer, la simple réjouissance de la famille chrétienne; qu'après avoir communié du Pain des Anges, en la nuit même, ô mystère! où le divin Froment a germé, ils se nourrissent du pain des hommes et mangent le fruit qu'a produit la sueur de leur front tombée sur le travail de leurs mains; il convient, il est agréable que la Messe de Minuit soit suivie du Réveillon de Noël.

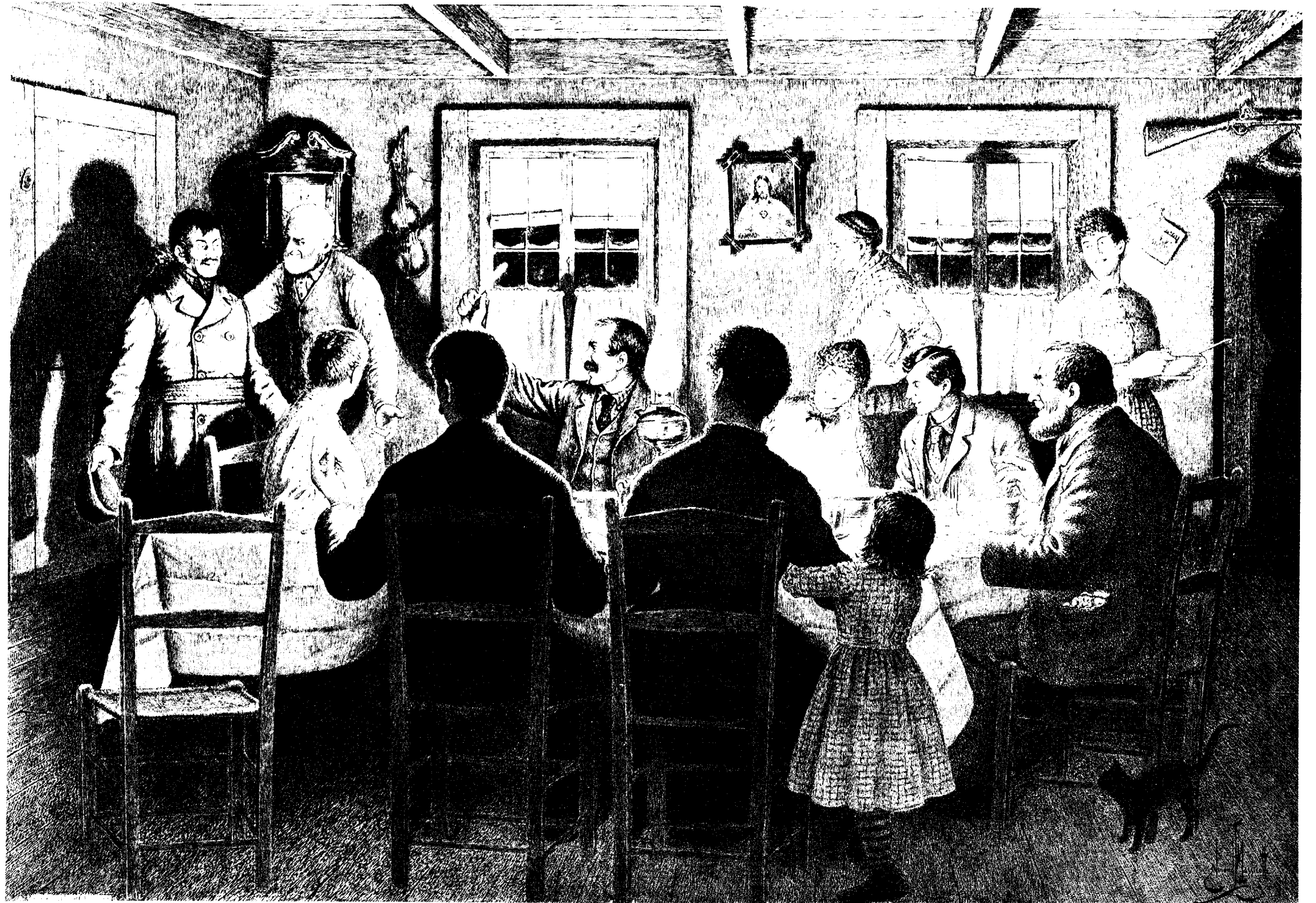
Voyez-les! Ils sont tous là: le grand-père, hospitalier, et chez qui l'âge n'a fait qu'adoucir les marques rudes des vertus ancestrales; la grand-mère, accueillante, qui n'a jamais su que sourire, sourire et se sacrifier, et qui, cette nuit encore, a été *gardienne* (avez-vous jamais pensé au sacrifice que font les *gardiennes* de la Messe de minuit?); le fils aîné, resté sous le toit paternel, et dont le visage ouvert rappelle les traits honnêtes de l'aïeul; le cadet, nouveau marié, et sa jeune épouse avec des airs d'amoureux; la plus jeune des filles, affairée; et la bru, et le gendre avec sa femme, et la petite qui a été voir naître Jésus; et les autres petits-enfants, restés au lit, mais qui s'éveillent et vont bientôt paraître.....

Et voici entrer Anselme, le voisin, qu'on a invité; c'est presque un parent.

A table!

Une bénédiction du grand-père, très digne, et allons-y, de la cuiller, de la fourchette et du couteau! La *gardienne* a été généreuse, il y en a pour tout le monde. A tantôt les histoires et les chansons! Pour l'heure, les *tourtières* réclament notre attention.....

Ah! Massicotte, que les *tourtières* sont bonnes! Et le *ragoût de pattes*, donc!..... N'en parlons pas: nous ferions des envieux.



LE SAINT VIATIQUE
À LA CAMPAGNE



LE SAINT VIATIQUE À LA CAMPAGNE

COMMENTÉ PAR

M. ALBERT LABERGE

CRITIQUE D'ART

VOICI le tableau le plus simple et le plus grave de la série que nous offre Edmond-J. Massicotte. Après nous avoir montré des scènes gaies, familiales, religieuses; après nous avoir représenté les divertissements de nos campagnards, leurs joyeuses fêtes, leurs rudes travaux, les événements marquants de leur vie, l'artiste a pensé à la brièveté de notre existence; il a songé à la mort, et il nous donne cette composition si impressionnante, *Le Saint Viatique à la Campagne*.

Là-bas, quelque part, l'un de ces braves travailleurs des champs se meurt. Son existence de durs labeurs est finie. Il a tracé ses derniers sillons; il a engrangé ses dernières gerbes. Son heure suprême est arrivée. Il est sur son lit d'agonie. Sa famille éplorée a envoyé chercher le prêtre pour lui administrer l'Extrême-Onction, pour lui apporter les consolations de la religion.

Trainée par un cheval de labour conduit par un voisin, la voiture portant le ministre de Dieu, s'en va sur la calme route, entre les prairies, les vergers et les pâturages. Elle est précédée par un enfant qui agite une clochette. A ce signal, les ouvriers de la glèbe se prosternent au passage du pasteur portant le bon Dieu. C'est cette scène si simple, mais si profondément religieuse en même temps, qu'a représentée Massicotte. L'attitude des deux moissonneurs agenouillés dans l'herbe, la tête inclinée comme à l'église le dimanche, au moment de l'élévation, respire la foi la plus vive.

Dans la campagne verdoyante, la clochette égrène ses notes grêles et d'autres laboureurs se découvrent et mettent genou en terre pendant que passe l'hostie consacrée.

Au trot lourd du cheval de labour, le confesseur portant le sacrement du salut s'éloigne sur la route, s'en va vers celui qui va mourir.

Là-bas, à l'horizon, se dresse le clocher de l'église, le clocher d'où s'envoleront bientôt les sons graves des glas annonçant qu'un chrétien vient de trépasser. Et par la pensée, l'on voit à l'ombre de la maison de prières le vieux cimetière où, sa tâche terminée, dormira son dernier sommeil l'humble travailleur des champs, mort dans la paix du Seigneur après avoir reçu le Saint Viatique.

Albert Laberge



LA VISITE DE LA QUÊTE
DE L'ENFANT-JÉSUS



LA VISITE DE LA QUÊTE DE L'ENFANT-JÉSUS

COMMENTÉE PAR

M. AEGIDIUS FAUTEUX

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

L'OEUVRE de Massicotte est d'un poète autant que d'un artiste. Ses douze tableaux sont comme autant de chants de ce que nous pourrions appeler les Géorgiques canadiennes. Nul jusqu'ici n'a su évoquer avec une aussi émouvante fidélité l'existence à la fois grave et joyeuse de nos paysans d'autrefois. Ce que d'habiles écrivains n'ont pu rendre qu'à demi avec le secours des mots, il le fait revivre au complet par la vertu souveraine de l'image. Nous lui devons d'avoir sauvé de l'oubli quelques-uns de nos usages les plus respectables en train de disparaître ou déjà disparus.

A ce point de vue il faut savoir à Massicotte un gré particulier d'avoir choisi comme sujet de l'une de ses précieuses illustrations la *Quête de l'Enfant-Jésus*. Combien de gens aujourd'hui n'ont déjà plus de cette pieuse coutume qu'un souvenir vague ou effacé! Dans beaucoup de nos campagnes la Quête de l'Enfant-Jésus a cessé d'exister, du moins avec le rite traditionnel qui en faisait tout le prix, et l'on ne pourra jamais trop le déplorer, puisqu'elle reflétait après tout l'une des faces les plus belles de la grande âme paysanne.

Grâce à son talent d'évocation, M. Massicotte est heureusement parvenu à faire tenir toute la scène en un merveilleux raccourci. Le ton de vérité est si frappant que nous croyons vraiment y assister. C'est aux alentours du Jour de l'an, ou à une période quelconque du mois dit de l'Enfant-Jésus. Un de ces dimanches précédents, M. le Curé a annoncé en chaire qu'à tel jour il commencerait sa tournée de la paroisse dans l'ordre réglementaire et accompagné des marguilliers. Il n'y a d'ailleurs qu'à voir l'intérieur dessiné par Massicotte pour savoir que M. le Curé est en effet attendu. Quelque proprettes que soient toujours les maisons canadiennes, les traces d'un grand ménage sont ici apparentes. Le plancher a été vigoureusement écuré, les nattes rondes ont été renouvelées, les rideaux rafraîchis et les chaises soigneusement rangées. Les gens de la maison, hommes et femmes, ont même revêtu leurs meilleurs habits du dimanche, bien que ce soit sur semaine. Il n'y a que le patriarche à qui l'on reconnaît le privilège de rester en bras de chemise. Après une longue et fébrile attente, voici que l'on entend enfin sonner au dehors les grelots des carrioles. Quelques instants encore, la porte s'ouvre et Monsieur le Curé entre, suivi du marguillier en charge qui l'accompagne d'office. Toute la maisonnée tombe à genoux aussitôt, et, pieusement prosternée, attend la bénédiction de celui qui vient au nom du Seigneur. C'est le moment vraiment impressionnant de la Quête de l'Enfant-Jésus et, en y arrêtant de préférence son crayon, l'artiste a été heureusement inspiré. Toute la scène respire une sérénité profonde; l'on y sent flotter une atmosphère de douceur tranquille. C'est la grandeur dans la simplicité. Debout, auprès de l'entrée, le curé lève la main pour bénir; c'est un vénérable vieillard et, quoique droit encore, ses cheveux sont aussi blancs que la neige qui couvre les champs et que l'on aperçoit au dehors par la vitre claire. Il y a trente ans, quarante ans peut-être qu'il administre la même paroisse. C'est le vrai pasteur de l'Evangile; il connaît ses brebis et ses brebis le connaissent. Aussi est-ce sur des fronts soumis et dans des coeurs confiants que sa bénédiction descend solennelle et lente. Ces braves gens qui, dans un même geste de foi, courbent si pieusement leurs épaules, robustes ou frêles, comptent évidemment recevoir la visite de Dieu.

Ce religieux devoir accompli, tous se relèvent et l'animation succédant aussitôt au respectueux silence, la conversation commence. Monsieur le Curé, après une bonne poignée de main à tous, depuis l'ancêtre jusqu'au galopin de sept ou huit ans, s'informe paternellement de chacun, leur prodiguant avec bonhomie ses encouragements ou ses conseils. Pendant ce temps, l'un des hommes s'occupe de placer dans les berlots des marguilliers qui stationnent au dehors la contribution de la maison à la Quête de l'Enfant-Jésus, soit un minot d'avoine, soit des volailles, soit enfin un quartier de lard. Mais le marguillier en charge rappelle bientôt que le temps presse et qu'il faut aller plus loin vers le voisin qui attend. Monsieur le Curé s'arrache à la chaleureuse hospitalité de ses ouailles, distribue rapidement aux enfants quelques médailles ou images et regagne sa voiture qui l'emporte aussitôt au bruit joyeux des sonnailles.

La visite est finie, mais elle a laissé dans la famille chrétienne un sillage de bonheur et de paix qui ne s'effacera pas de longtemps. Hélas! qui nous rendra ces coutumes anciennes à la fois si simples et si grandes!

Aegidius Fauteux



Aunt's Parents



UNE VEILLÉE
D'AUTREFOIS



UNE VEILLEE D'AUTREFOIS

COMMENTÉE PAR

M. VICTOR MORIN

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

PARMI les scènes de moeurs canadiennes que Massicotte excelle à croquer, *la Veillée d'autrefois* est peut-être la plus caractéristique, tant par la sincérité du sujet que par le soin des moindres détails.

Samuel Chapdelaine, ou Jean-Baptiste Bonenfant, comme on voudra (le nom importe peu), a réuni ses voisins dans une de ses soirées d'hiver où la gaîté règne au coin de l'âtre, tandis qu'au dehors la "poudrerie" rafale aux carreaux des fenêtres et forme des "bancs de neige" en travers du "chemin du roi." La grande salle qui a vu les générations de petits canadiens, l'une poussant l'autre, édifier largement les assises de la race, sert à la fois de salon, de salle à manger, de cuisine et de vivre; on y voit, accrochés aux murs, la croix de tempérance du chef de famille, le fusil et la corne à poudre qui servaient naguère à se protéger contre les indiens mais dont l'utilité se borne aujourd'hui à mettre une perdrix au pot; la pendule antique repose sur une tablette, entre la bouteille d'eau bénite et le pot à barbe du maître de céans; la balance à fléau, les tresses d'ail, le "cadre" ou la "fille de la maison" a brodé sur canevas une devise pieuse, achèvent de nous renseigner sur les multiples destinées de la pièce.

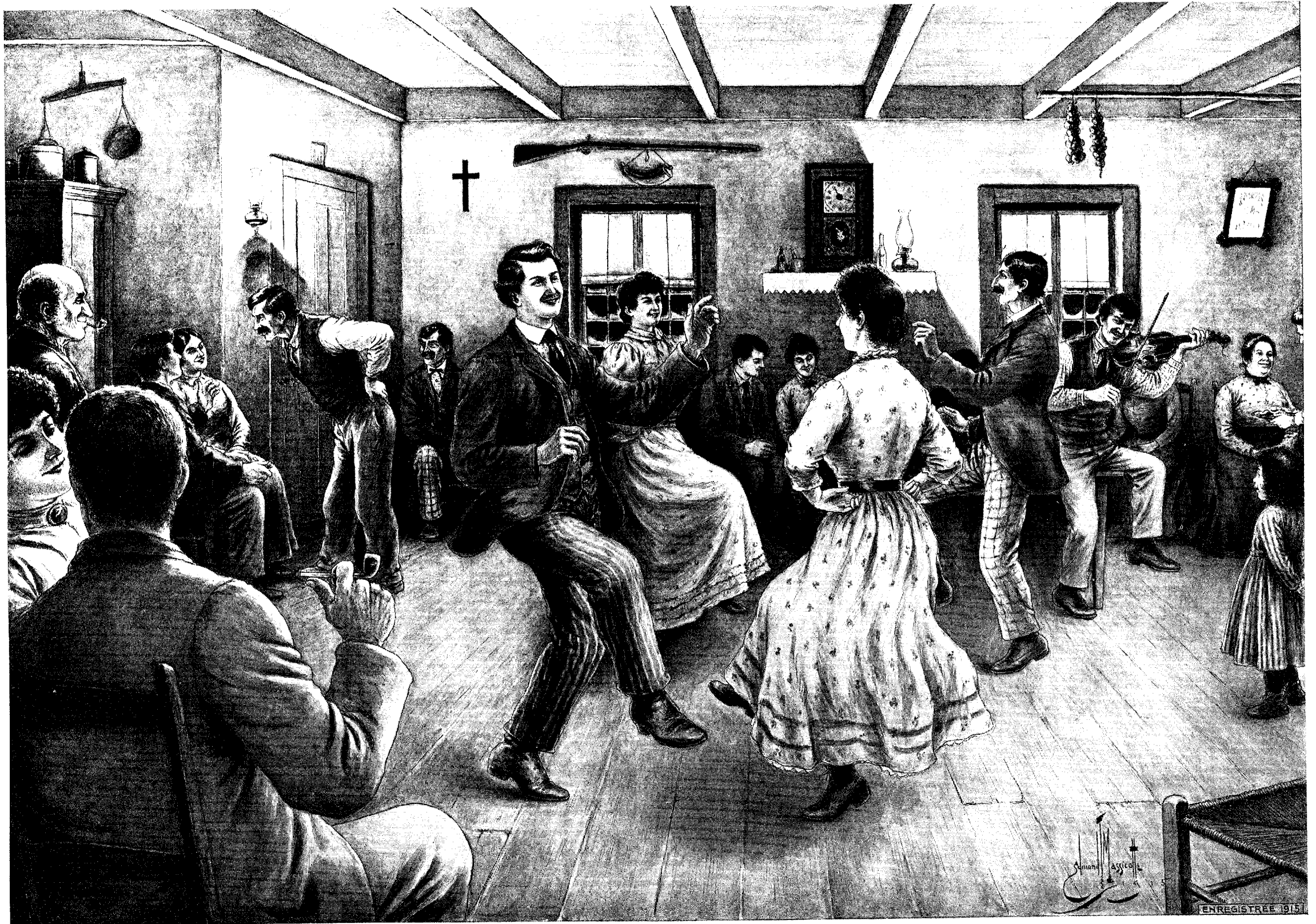
Tous les invités sont de solides colons, et d'accortes fermières à qui les travaux des champs n'ont rien enlevé de leur souplesse. Voyez ces quatre partenaires de la "gigue carrée" se tenant en équilibre sur une semelle tandis que l'autre "accorde" aux crins-crins endiablés du violoneux campé sans façon sur le coin de la table; le plaisir brille dans leurs yeux, mais comme ils ne sont pas inlassables, un autre couple viendra remplacer celui qui trahira le premier signe de fatigue, et déjà un candidat s'annonce en invitant gauchement une jolie brunette à "lui faire face pour la prochaine danse," au grand désarroi de son "cavalier" qu'on regarde d'un oeil narquois.

Samuel Chapdelaine, debout et la pipe aux lèvres, sourit de voir tout ce monde si heureux, tandis que la mère Chapdelaine passe aux invités une platée de délicieuses "croquignoles" toutes fraîches de la veille, et que Bébé "qui marche aujourd'hui sur ses quatre ans" observe avec admiration les pas des danseurs en attendant l'âge de les imiter.

Mais les personnages les plus intéressants, ceux sur qui l'artiste a concentré l'habileté de son crayon, sont assurément les deux couples qui causent paisiblement, l'un au premier plan et l'autre au fond de la pièce. Quel peut bien être le sujet de leurs conversations? Le sourire qui illumine leurs figures nous porte à croire que ce n'est pas la politique. et je parie même, à l'expression de la belle fille qui baisse modestement les yeux là-bas sous la question anxieuse de son voisin, que sa réponse est celle de Maria Chapdelaine à Eutrope Gagnon: "Ce sera pour le printemps d'après ce printemps-ci, quand les hommes reviendront du bois pour les semailles."

Et pourtant. les idées nouvelles ont changé tout cela! La génération qui pousse a troqué ces amusements simples et sains pour les plaisirs faisandés de l'automobile et du cinéma. Plût à Dieu que cette scène délicieuse fût encore celle d'une veillée "d'aujourd'hui"!

Victor Morin



ENREGISTRÉE 1915

UNE ÉPLUCHETTE
DE BLÉ-D'INDE



UNE ÉPLUCHETTE DE BLÉ-D'INDE

COMMENTÉE PAR

L'HONORABLE DOCTEUR E. CHOQUETTE

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

CERTES oui, c'est avec plaisir que je vous présente cette *Épluchette de blé-d'Inde*.

Examinez-en bien les détails; respirez l'atmosphère si nettement paysanne du lieu, observez l'attitude, les gestes, toute l'amusante mimique des personnages par lesquels revit cette intéressante scène de moeurs canadiennes, et je suis sûr que vous remercirez tout de suite en vous-même le peintre de vous en avoir ainsi retenu le spectacle et le charme.

Si vous tenez toutefois à ce qu'il ne se glisse aucune amertume dans votre pensée, croyez-moi, n'étudiez le tableau qu'en artiste ou en amateur uniquement préoccupé d'art.

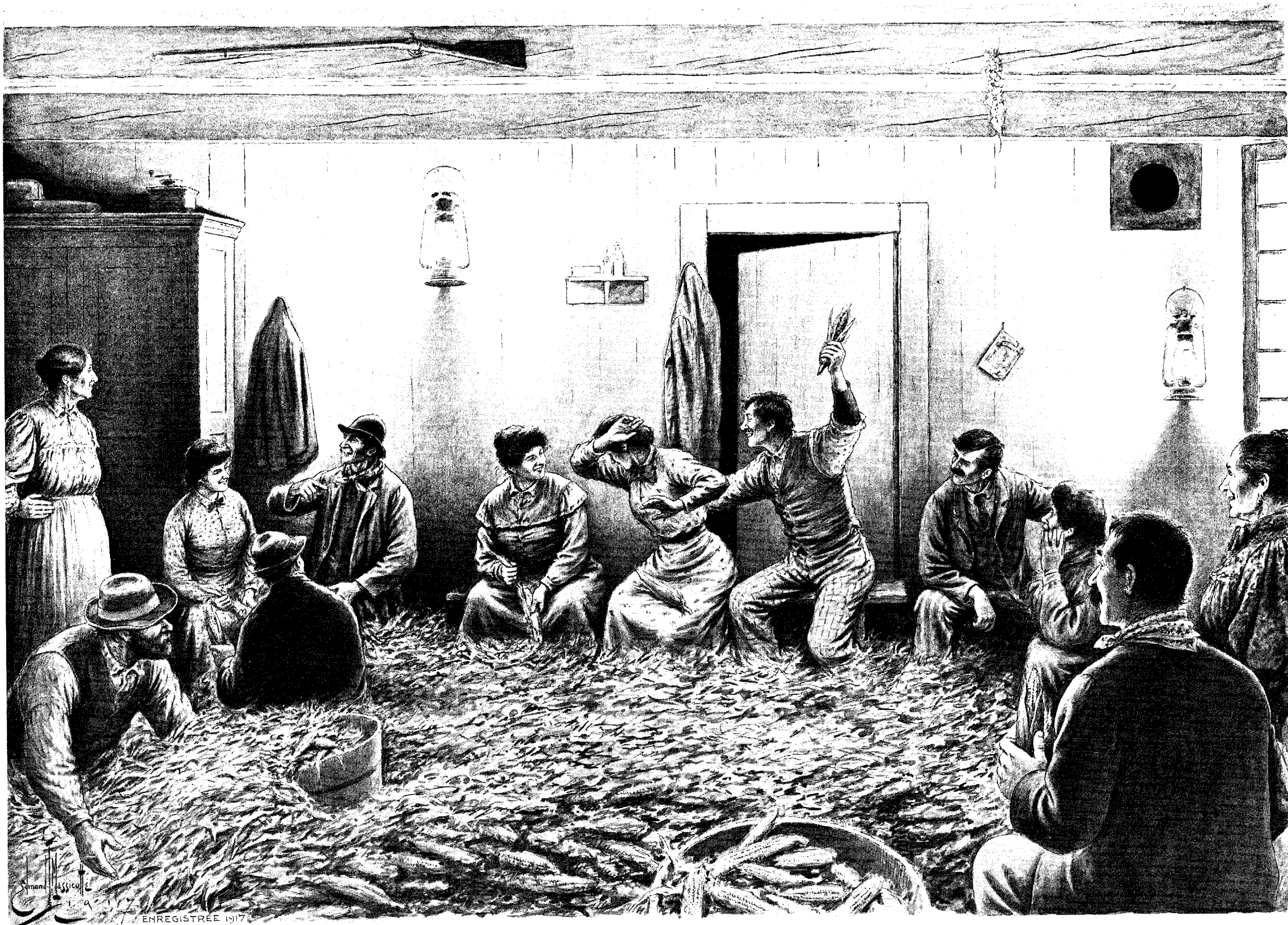
Ainsi, contentez-vous d'applaudir au souffle qui anime la scène, à l'habilité du rendu. Participez à l'entrain qui emporte les personnages; demandez-vous si, en prêtant l'oreille, vous n'entendriez pas leurs plaisanteries, leurs quolibets, leurs larges éclats de rire, tant vous en saisissez nettement le reflet sur la figure réjouie de chacun. Admirez encore le mouvement de curiosité subite et amusée, qui apporte une note nouvelle à l'allégresse générale, à l'aspect de *l'épi rouge* triomphalement brandi tout-à-coup par l'heureux trouveur. Comparez alors l'émoi ingénu de la jeune fille, devant le baiser à subir, et la fierté narquoise du jeune homme, devant le baiser à dérober—Et restez-en là.

Restez-en là... car, si vous alliez maintenant analyser cette *Epluchette* en penseur ou en romancier, vous émouvoir devant la suavité de ces naïves scènes de moeurs paysannes; si vous alliez vous attendrir au spectacle de toutes ces vieilles et attachantes coutumes de notre pays,..... puis, vous surprendre tout-à-coup à réfléchir en silence aux délicieux motifs d'inspiration qu'elles ont fourni à nos peintres, à la poésie qu'elles ont semé dans nos livres aussi bien que dans notre existence nationale, c'est alors que vous sentiriez le désenchantement, contre lequel je vous mettais plus haut en garde, assombrir aussitôt votre esprit....à la pensée soudaine qu'elles se meurent cependant ces vieilles traditions de chez nous, qu'elles disparaissent toutes, s'en vont les unes après les autres....que déjà elles sont parties.

Et c'est ce qui nous reste encore d'heureux — avant qu'elles ne s'envolent entièrement des mémoires, emportées par le souffle sans âme qui glace et matérialise tout en notre vie moderne — c'est ce qui nous reste, n'est-ce pas, d'heureux qu'il se soit pieusement trouvé quelqu'un pour en fixer de son pinceau le souvenir.

Et pour cela seul, M. Massicotte, je vous admire — et je vous remercie.

E. Choquette



ENREGISTRÉE 1917

LES SUCRES



LES SUCRES

COMMENTÉS PAR

M. E.-Z. MASSICOTTE

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

EN mars ou en avril, quand les nuits encore froides sont suivies de journées relativement chaudes, la neige mollit, la glace se désagrège et les grands végétaux gonflent leurs fibres pour la frondaison prochaine.

C'est le temps des sucres. Le personnel des fermes s'anime. L'on raccole les ustensiles nécessaires. Aucune industrie domestique n'étant plus estimée, vieux comme jeunes rivalisent d'une incomparable ardeur.

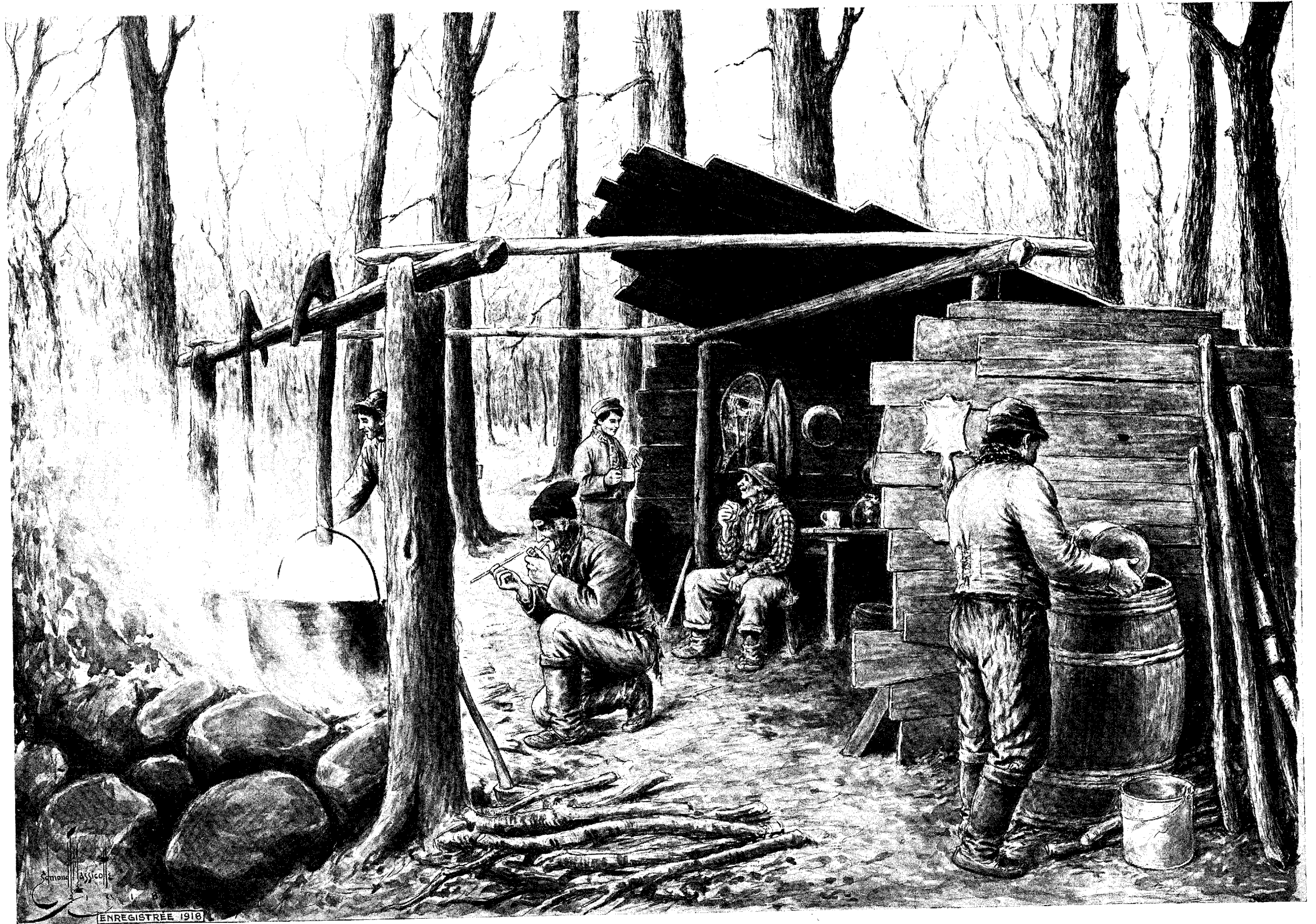
Augets, seaux, goudilles, vont rejoindre les chaudrons et les tonneaux à l'érablière. Les arbres sont entaillés, le feu s'allume sous les vases profonds, débordant du liquide précieux et la première grande corvée populaire du renouveau bat son plein dans le décor propice des hautes futaies.

De la ville, du village, des rangs, s'amènent des groupes qui visitent les *sucriers*. Il en résulte des parties de cartes, des concerts, et surtout des festins où s'improvisent des fantaisies culinaires dont le souvenir reste vivace.

A la *tremette*, à la *tire*, au gratin succèdent ou s'entremêlent la soupe au pois à l'eau d'érable, les omelettes rebondies, les corpulentes crêpes au lard, les oeufs et les *grands-pères* nageant dans le sirop. Et pour véhiculer ce menu, les convives ont le choix entre *l'étoffe du pays* réduite à la sève ou le thé infusé dans le jus sucré.

Qui n'a jamais pénétré dans une cabane à sucre, n'a pu apprécier la friandise nationale du cultivateur canadien, car les produits de l'érable ne se savourent tout-à-fait, que dans l'atmosphère de la *sucrerie*: là, seulement, ils s'accompagnent d'un arôme spécial qui ne se perçoit nulle part ailleurs.

E. Z. Massicotte



ENREGISTRÉE 1918

LE RETOUR DE LA
MESSE DE MINUIT



LE RETOUR DE LA MESSE DE MINUIT

COMMENTÉ PAR

M. L'ABBÉ LIONEL GROULX

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

C'EST un des plus nobles paysages canadiens. La nuit est la classique nuit de Noël: la lune est ronde et claire; le firmament piqué d'étoiles fait rêver aux astres de Bethléem. Il a neigé. La neige a une clarté; sur les toits, aux branches des arbres sans feuilles, sur le sol, elle reluit comme les fenêtres du village et de l'église. La paroisse entière est venue à la messe nocturne. Le flot noir des fidèles déborde largement du temple dont les portes sont ouvertes à deux battants. La foule reste compacte aux abords de la maison de Dieu, échangeant, prolongeant ses émotions dans les derniers échos de la musique sainte. Quelques voitures s'ébranlent, quelques fidèles se hâtent de rentrer chez eux. Ceux-là qui sont au premier plan, échangent des saluts de fraternité, ont sur la figure la joie saine des anciens. Tout à l'heure les fenêtres de l'église seront éteintes; le toit, le clocher brilleront seuls sous la neige lumineuse. Alors les fenêtres de toute la paroisse s'allumeront. Par tous les chemins s'en vont les gens de la messe de minuit, rêvant encore à la crèche, à la communion divine. Les grelots des voitures ont un son plus argentin; il semble que les anges chantent quelque part dans la campagne.

Lionel Groulx Abbé



Edmond H. Sisco
ENREGISTRÉE 1919

LA FOURNÉE AU
BON VIEUX TEMPS



LA FOURNÉE AU BON VIEUX TEMPS

COMMENTÉE PAR

M. MARIUS BARBEAU

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

LA vie des champs n'a jamais manqué de variété et d'agrément, surtout au temps jadis où la candeur rustique s'épanouissait encore dans toute sa fraîcheur première. Le labeur et le repos, le plaisir et les ennuis, l'abstinence périodique et les fricots de circonstance y marquaient le calendrier de leurs nuances tour à tour sombres et joyeuses.

Le labour et les semences entraînaient à leur suite une saison de travaux pénibles, mais l'espérance d'une récolte abondante suffisait au soutien des bras et des coeurs. Avoine, seigle, pois, lin, sarrasin noir et sarrasin jaune ne rentraient au grenier ou au farinier à l'automne qu'en proportion des semailles du printemps. A la moisson, les mains industrieuses recevaient du sol la récompense qui leur était familière, et la prospérité régnait au domicile pendant les mois où la nature se fait aride et revêche.

Tout cet enchaînement laborieux — labour, hersage, semence, récolte, battage et mouture — allait se conclure en un point culminant, sa seule raison d'être. Rudes laboureurs et moissonneurs cédaient le pas à la prêtresse du logis — la ménagère ou la maman — qui entrait maintenant dans son rôle quasi sacramentel. Devenue grave et attentive, elle n'entendait plus le badinage, elle qui était débonnaire en tout autre temps. Les enfants se tenaient respectueusement à l'écart pendant que le levain de houblon fermentait dans le grand seau, que la pâte se pétrissait dans la huche ou levait dans les casseroles recouvertes d'une toile blanche, sur un banc à l'écart des courants d'air.

Au dehors on ouvrait le four tout grand, pour y allumer des petits amas d'éclisses fines et sèches. Quand le four était suffisamment réchauffé, on en raclait la cendre et les tisons vifs. La pâte gonflée presque au point de déborder des casseroles y faisait alors son entrée, à l'aide d'une palette de bois surmontant un long manche. Puis se refermaient les petites portes à deux battants, qui servaient à emprisonner la chaleur dans les parois de pierre ou de terre cuite jusqu'à ce que le pain en émergeât jaunissant tout autour et doré sur le faite.

C'était un spectacle curieux, même inoubliable bien que minime, celui que présentait la flamme pétillante qui léchait les parois du four, la fumée résineuse et âcre qui tourbillonnait tout alentour pendant que la ménagère au pas alerte préparait sa fournée et se tenait au guet. Celui qui ne l'a jamais contemplé ne connaît pas le charme, aujourd'hui disparaissant, de l'ancienne vie rurale, de la vie simple et industrieuse qui avait le don de procurer à tous paix, santé et contentement.

C. M. Barbeau





L'ANGELUS



L'ANGELUS

COMMENTÉ PAR

LE RÉVÉREND FRÈRE MARIE-VICTORIN, DES E. C.

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

MIDI. La lumière ardente possède la terre, décuple la vie des bêtes de l'air et des bêtes de l'herbe, exprime l'âme parfumée des trèfles fauchés. Depuis l'aurore, les gens de la maison, silencieux, peinent sur le coteau, et, sous les tempes moites des hommes, bat le rythme puissant de la nature éperdue sous la caresse embrasée du soleil.

La charette, fournie par trois fourches, est déjà chargée au niveau des échelettes, et ce sera le dernier voyage avant le repos de midi, bien sûr!

Mais voilà qu'à l'horizon tranquille, sous le grand clocher éblouissant, la cloche s'agite et redit encore une fois dans son langage à elle, le message millénaire du Ciel attendri à la Terre coupable:

Angelus Domini nuntiavit Mariae!

Et la voix mystique et vibrante, portée par tous les souffles, s'épand sur la campagne, enveloppant les champs et les bois, bénissant la terre et les eaux, la fleur dans l'herbe et le fruit nouveau sur la branche, tandis que sur les prés en fenaison, elle fait tomber la fourche des mains, se poser le rateau de bois et s'incliner les têtes découvertes sous le grand soleil.

Alors, sur tout l'immense pays de l'érable, autour de la table dans les maisons blanches, ou sur les andains dans les champs, tous les coeurs sont en haut, et les mêmes mots d'évangile, venus de Nazareth en Galilée jusqu'à ces âmes toutes pareilles, et répétés dans le rayonnement de la même foi, montent vers le grand ciel de Dieu:

Ecce ancilla Domini:

Réminiscence de l'angélique salutation, et prière liturgique universelle, sans doute! Mais à cette jeune nation de Laurentie qui, en ce Nouveau Monde plein de promesses, grandit loin de la France sa mère pour d'obscurs desseins providentiels, n'est-ce pas là véritablement la prière qui convient quand, matin, midi et soir, à l'invite des cloches, elle parle à son Dieu!

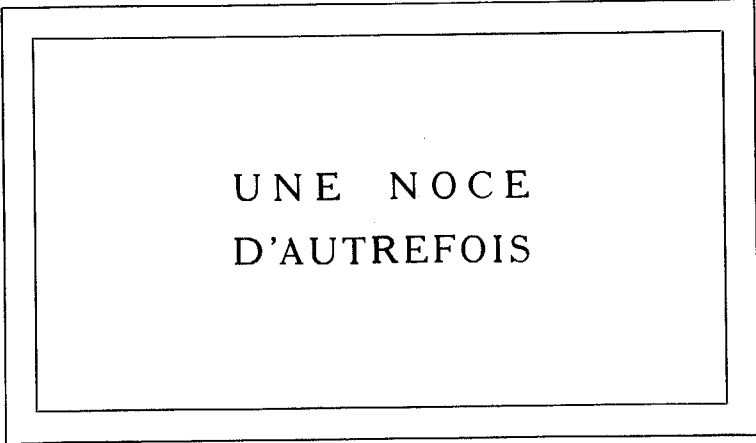
Ecce ancilla Domini!

Fr. Marie-Victorin



ENREGISTREE 1921

Simon & Schuster
1921



UNE NOCE
D'AUTREFOIS



UNE NOCE D'AUTREFOIS

COMMENTÉE PAR

M. RODOLPHE GIRARD

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

NOUS sommes un lundi ou un mardi, jours où se célébraient les mariages d'autrefois. Les trois bans de rigueur ont été publiés. La noce est d'importance si l'on en juge par le long cortège de bogheis qui soulève la poussière du chemin serpentant entre les prés onduleux. Là-bas, là-bas, l'église paroissiale dont les deux clochers flamboient dans le ciel clair du matin.

La noce s'arrête devant la maison ancestrale en cailloutage qu'abrite la ramure rafraîchissante d'un érable. Le marié, beau gars qui ne manque pas d'élégance rustique dans sa redingote des grands jours, aide son épouse à descendre de voiture. Radieuse dans sa robe de mousseline à falbalas, les brides du chapeau tranchant agréablement sur les joues fraîches, la mariée accepte en rougissant ces bras affectueux et protecteurs qui se referment sur elle pour la vie.

Le grand-père s'est levé de la berceuse modeste qu'il a façonnée lui-même. La mère-grand s'est arrêtée sur le seuil de la porte comme si l'émotion l'empêchait d'avancer. Sur les traits des deux vieux un sourire attendri. A la vue des mariés, leurs souvenirs se reportent à un demi-siècle en arrière. La mort peut les faucher maintenant. Le blé d'or qu'ils ont semé a poussé avec vigueur. Ils ont vécu la vie des simples et des justes, et ils savent que leurs descendants marcheront sur leurs brisées.

Après avoir frotté et fricoté durant des jours et des jours, la mère de la jeune femme, maintenant que l'heure solennelle a sonné, a revêtu sa robe de mérinos noir sur laquelle se détache la blancheur du tablier. Elle accourt, précédée de sa fillette qui veut être la première à sauter au cou de sa grande soeur.

Dans le deuxième boghei, les beaux-pères, respectueux du protocole, attendent Leurs Majestés pour sauter eux-mêmes de voiture. Ils ont sorti des armoires massives leurs castors qui contrastent étrangement avec la démocratique pipe de plâtre.

Tous les invités, maintenant, sont entrés dans la maison. Et, pendant que les embrassades et les compliments battent leur plein, le patriarche sort du buffet les cruches de rhum et de whiskey blanc pour les hommes, tandis que le vin chatoie dans les verres comme des rubis et des topazes pour les femmes. C'est le premier "coup" que l'on boira à la santé des mariés.

Trois jours durant, la noce fera bombance autour de la longue table ployant presque sous le poids des victuailles dans la salle au parquet couvert de joyeuses "catalognes". Entre les repas, le violoneux du village, brandissant l'archet et battant la mesure de la semelle, donnera le branle aux quadrilles et aux lanciers, alors que s'esquisseront des idylles qui auront pour épilogue de nouvelles noces.

C'est la race qui germe, croît, race forte, fière et honnête, qui perpétue les traditions du passé et prépare la grandeur de la patrie.



Simon Lassico

ENREGISTRÉE

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 20 OCTOBRE 1923

POUR LA

LIBRAIRIE GRANGER FRÈRES LIMITÉE

PAR LA

CIE DE PUBLICATION DE "LA PATRIE" LIMITÉE

À MONTRÉAL